





LA FIN DU MONDE A DU RETARD



J. M. ERRE



LA FIN DU MONDE  
A DU RETARD

ROMAN  
BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2014.  
ISBN : 978-2-283-02731-8

*Que serions-nous sans le secours de ce qui n'existe pas ?*

Paul Valéry

*Qu'est-ce qu'on est con.*

François Valéry



Lundi

J - 4 avant la fin du monde

(si tout se passe bien)



En l'an 5115 du calendrier hindou, à quelque deux millions de centimètres du nord de Paris, protégé des extraterrestres, des betteraves et des Picards par des murs épais, un établissement de standing offrait à l'être en perte de repères de regarder le monde sous un angle neuf. C'était un lieu de paix où le citadin stressé pouvait rompre avec le rythme infernal de la vie moderne ; un espace humaniste où l'on acceptait son prochain sans discrimination ; un éden hors du temps où des anges immaculés vous ramenaient aux choses essentielles à l'aide de potions magiques aux couleurs acidulées. Un lieu sans métro, sans boulot, mais avec beaucoup de dodo.

La clinique psychiatrique Saint-Charles. Trois toqués au guide Dumachin.

À la tête de cette utopie miniature régnait l'éminent docteur Mendez : cinquante ans d'auto-satisfaction, un 1 m 80 de fierté suffisante, 3457 amis

sur Facebook, la classe. Toujours soucieux de mettre ses compétences exceptionnelles au service de la populace, il était par ailleurs maire de Maroilles-en-Forêt, conseiller général de l'Oise, président de la Fédération départementale de chasse, président d'honneur de l'Olympique maroillais (allez l'OM), et auteur du recueil *Les Perles de mes consultations psy : rions un peu avec les névropathes* (grand prix 2010 du Salon du livre de Maroilles-en-Forêt).

Le docteur Mendez avait transformé le vétuste asile de fous Saint-Charles, où les sœurs bénédictines soignaient les bredins des villages alentour à coups de missel sur le crâne, en maison de repos high-tech. S'inspirant de méthodes américaines qui avaient fait leurs preuves dans les pénitenciers du Middle West, Mendez prônait une thérapie comportementale par l'investissement personnel dans l'espace de vie. En quinze ans d'application, le bilan était remarquable : les pensionnaires avaient creusé la piscine du docteur, construit son tennis et son minigolf, et rénové toutes les pièces de son manoir de fonction, au fond du parc. Quant au projet « Construction d'une annexe dans le Lubéron », pour lequel les pensionnaires se montraient très motivés, on attendait les subventions du conseil général qui ne sauraient tarder.

Mais en cet après-midi estival, l'événement qui mobilisait toutes les énergies, c'étaient les festivités pour le centenaire de la clinique. Dans quelques heures, la foule des invités se presserait dans le parc pour assister à une soirée mémorable. Tous les notables locaux avaient répondu présents, le président de région avait confirmé sa venue, et le docteur Mendez en était persuadé : c'était un coup à être investi pour la députation.

Les préparatifs battaient leur plein. L'atelier *Schizophrénie créatrice* peaufinait la confection des lampions qui allaient égayer le parc, et que le groupe *Maniaco-bucoliques* commençait à accrocher aux arbres. Le club *Bricolo-dépressifs* s'était lancé dans la construction d'une gigantesque scène qui verrait se succéder discours, chansons et spectacle de magie (les sosies de Johnny Hallyday et du magicien Garcimore avaient confirmé leur venue). Enfin, la communauté *Gastronomie paranoïaque*, qui avait en charge la confection de l'apéritif dînatoire, rivalisait d'imagination dans l'élaboration de recettes à base de chips et d'olives plus ou moins dénoyautées. C'était l'effervescence dans les salles communes, et les infirmiers soutenaient la motivation des troupes en distribuant généreusement des pilules bariolées.

Tout le monde s'investissait donc dans la préparation des agapes. Tout le monde? Non, car un

irréductible résistait à l'allégresse générale. Au fin fond de l'aile nord, réservée aux patients souffrant d'amnésie, un rabat-joie cassait l'ambiance à plein temps. Un jeune trentenaire nommé Julius qui refusait de participer à toute activité communautaire par peur de possibles « espions infiltrés ». Depuis son arrivée, il restait cloîtré dans sa chambre et passait ses journées à pianoter sur son ordinateur afin d'alimenter en révélations capitales son site Internet. Sa mission était des plus simples : révéler au monde un terrible complot contre l'humanité.

À Saint-Charles, on appelait ça la routine.

*www.la-fin-du-monde-a-du-retard.com*

*L'allégorie de la caverne, à la source du complot*

Tout citoyen sorti plus ou moins indemne des cours de philosophie du lycée se rappelle avoir entendu parler du Grec Platon et de la fameuse allégorie de la caverne qu'il raconte dans le livre VII de *La République*.

Ce récit met en scène des hommes enchaînés au fond d'une grotte. Pour eux, qui n'ont jamais vu la lumière du jour, la réalité se résume à une paroi, aux ombres qui s'y déplacent, projetées par un feu allumé derrière eux, et aux échos déformés de la vie réelle qui se déroule dans leur dos. Pour l'interro de la semaine prochaine, vous retiendrez que nous

avons ici une belle métaphore de la condition humaine, une histoire qui questionne notre rapport au réel et qui nous met en garde contre les illusions dont on se berce par ignorance et par passivité. Mais l'allégorie de la caverne possède une suite, dont on parle moins : l'histoire de l'homme qui se libère de ses chaînes, qui sort de la grotte, qui vit l'expérience douloureuse de la lumière et qui retourne auprès des siens pour leur transmettre ses connaissances. Cet homme porteur de vérité va troubler l'ordre établi, sera traité de menteur, persécuté et menacé de mort.

Cet homme, aujourd'hui, c'est moi.

Moi seul apporte la réponse aux questions que vous ne vous posez pas, aux questions qu'*on* ne veut pas que vous vous posiez. C'est pourquoi l'on me pourchasse, c'est pourquoi l'on veut me faire taire. En effet, de quoi nous parle l'allégorie de la caverne en réalité? De rien d'autre qu'un *complot*. Un complot séculaire destiné à brider les capacités de l'homme, à limiter ses sens, à réduire ses ambitions.

Au-delà de la signification de cette histoire, une question reste en suspens après sa lecture, une question à laquelle personne ne s'intéresse jamais et qui pourtant est fondamentale : qui a enchaîné ces hommes au fond d'une caverne?

La réponse au prochain épisode.

\*

Julius se redressa sur sa chaise et entreprit de relire ce qu'il venait d'écrire. Se redresser, voilà une action qu'il menait au quotidien, tant physiquement que moralement. Et c'était un sacré travail, il le savait depuis l'enfance. Pourquoi les rares souvenirs qu'il gardait en mémoire depuis son accident étaient toujours douloureux? Ceux liés à sa taille notamment...

Physiquement, Julius avait été grand tout petit. Stimulé par une mère à l'amour exigeant, qui savait manier la carotte, le bâton et la fessée cul nu, il avait eu à cœur de croître avec intensité. Du haut de son 1 m 20 en petite section de maternelle, il toisait les lilliputiens de sa classe avec un détachement princier et squattait la balançoire pendant la récré. Affichant 1 m 40 en grande section, il put sous-traiter la confection de son cadeau de fête des Mères et fut à l'origine d'une augmentation des tarifs de la cantine. Quant au 1 m 50 qu'il déploya dans la cour des grands pour son arrivée en CP, il lui valut le surnom de Goliath (car, dans le temps, les écoliers avaient de la culture), des échanges salivaires intenses avec la délurée Bénédicte Japinet, et une place de choix dans l'opération « Racket du goûter des nains » organisée par l'amicale des redoublants du CM2.

Et puis, tout s'arrêta.

L'organisme de Julius était-il désemparé par ses efforts démesurés pour étirer ses os? Ou bien tétanisé à l'idée d'affronter à court terme une puberté apocalyptique? Ou encore modifié par l'ADN de Bénédicte Japinet qu'il avait copieusement ingéré? Toujours est-il qu'il prit un congé à durée indéterminée. 1 m 51 il faisait, 1 m 51 il garda. Dame Nature, dans son infinie bonté, consentit par la suite à faire pousser quelques poils là où il faut et quelques boutons là où il ne faudrait pas, mais rien de plus. Le Gulliver du primaire devint le Schtroumpf du collège, puis la risée du lycée. Bénédicte Japinet alla voir ailleurs pour les échanges de fluides. La maman de Julius prit très mal l'insolence du fiston rétif à l'expansion verticale. Après quelques fessées inopérantes, elle reporta son affection sur un labrador, un peu crétin mais tellement fidèle.

C'est ainsi que Julius commença à voir la vie sous un autre angle. Par en dessous.

*www.la-fin-du-monde-a-du-retard.com*

### *Histoire du complot*

Les enfants disent avoir peur des monstres qui vivent dans leur placard ou sous leur lit. Les parents écoutent ces histoires, attendris, et rassurent leur progéniture en leur rappelant que l'unique monstre de la chambre se trouve *dans* le lit, ou que les seules

vraies horreurs qu'on peut trouver sous un sommier, ce sont les chaussettes du pré-ado footballeur. Pourtant, en rassurant nos enfants, nous nous mentons à nous-mêmes.

Tout au long de sa vie, même s'il n'en a pas conscience, l'être humain a la sensation que des monstres sont tapis dans l'ombre tout autour de lui. Il croit depuis toujours que des êtres malfaisants sont responsables de ses malheurs. Il croit depuis toujours aux *complots*.

Dans l'Antiquité, c'étaient les dieux qui assuraient le rôle de la puissance occulte rôdant autour des humains avec de vils desseins. Leur occupation favorite était de jouer avec les hommes comme avec des marionnettes, et ils étaient à l'origine de tous les fléaux. Incestes, parricides, épidémies, déluges ou rhumes des foins, tout venait des manigances de dieux infantiles et sournois. L'idée même du complot naît dans l'Antiquité, au cœur des mythes. La puissance est transcendante, les monstres sont dans l'Olympe, et les victimes sur la Terre, impuissantes.

Cela constitue la phase 1 de l'histoire du complot. Elle ne dura qu'un temps.

\*

Julius s'arrêta d'écrire et se tourna vers la porte de sa chambre. Il avait l'impression d'avoir entendu un bruit suspect, comme si quelqu'un se tenait sur son paillason. Un bruit discret, presque imperceptible, donc *étrange*. Car l'intérêt avec une clinique psychiatrique, c'est que la bizarrerie est la norme, l'extravagance le quotidien. Un pensionnaire qui se respecte ne marche pas droit, parle fort ou rentre dans les murs. Si les agents de l'Organisation retrouvent ma trace, se disait Julius, et s'ils parviennent à s'introduire dans la clinique, c'est leur normalité qui les trahira.

Julius se leva de son siège et s'avança à pas de loup vers la porte. Il regarda par l'œillet, et ne vit personne. Il plaqua son oreille sur la serrure, mais n'entendit rien. Dans l'état présent de ses possibilités techniques, il enrageait de ne pouvoir faire plus. Mais au fond, tout cela n'avait pas d'importance, car dans quelques heures, Julius serait loin. Tout était prêt pour le début de l'aventure.

À commencer par son évasion de la clinique Saint-Charles.

*Histoire du complot (suite)*

Les siècles passent et les dieux s'éloignent des hommes, pourtant les malheurs continuent à s'abattre sur les pauvres créatures que nous sommes. Les complots perdurent et les coupables sont identifiés. Ils ne sont plus *au-dessus* de nous, mais *autour*. Nous entrons dans la phase 2 : ce ne sont plus les dieux qui sont la cause de nos malheurs, mais les infâmes étrangers, boucs émissaires aux multiples visages qui trament leurs mauvais coups dans l'ombre. C'est la sorcière qui jette des sorts aux villageois, c'est l'hérétique qui menace la sainte Église, c'est le juif qui veut dominer le monde, c'est le franc-maçon qui fait rien qu'à aider le juif, c'est l'immigré qui égorge nos filles et nos compagnes, et c'est sans fin. Inquisition, pogroms, génocides : l'Histoire n'est qu'une litanie de massacres xénophobes.

Depuis quelques années s'est ouverte une nouvelle ère du complot. La puissance occulte est toujours là, mais les contours de son visage se précisent. Le complot ne vient plus d'en haut (les dieux), ni de l'extérieur (l'étranger) mais bien *de l'intérieur*. Dans les discours conspirationnistes actuels, les souffrances viennent de nos *semblables*, la tromperie est générée par les *nôtres*. Qui est responsable des attentats du

11-Septembre? Pas les islamistes (comme on voudrait nous le faire croire en reprenant les anciens boucs émissaires), mais le gouvernement américain lui-même. Comment est morte Lady Di? Non par le caprice du dieu Hasard, comme tout bête accident de la route, mais sur ordre des services secrets anglais. Pourquoi des épidémies nouvelles nous menacent-elles? Parce que de grands groupes pharmaceutiques occidentaux font volontairement muter des virus. Voilà ce qu'on lit aujourd'hui sur Internet.

Le complot s'est rapproché de nous au cours du temps. Cette proximité nouvelle instille le doute au sein de notre société, de nos familles, de nos semblables.

Nous vivons la phase 3 du complot. Pour combien de temps?

\*

Un nouveau bruit capta l'attention de Julius qui s'approcha de la fenêtre. Dans le parc, quelques pensionnaires excités par les préparatifs de la fête jouaient à aplatir l'un d'entre eux à coups de pelle. Du rire bon enfant, de l'espièglerie attendrissante, rien de grave. Julius regagna son siège, agacé. Depuis une semaine, il se sentait perturbé (de l'avis général, il était toujours perturbé, mais là c'était pire). Il avait

des difficultés à se concentrer, il écrivait avec moins d'efficacité, tout ça depuis qu'une nouvelle pensionnaire s'était installée dans la chambre d'en face. « Elle s'appelle Alice », avait dit à Julius l'infirmier qui lui apportait ses repas.

Julius avait bien fini par se l'avouer : elle lui plaisait beaucoup, cette Alice. Depuis une semaine, il pensait à elle toute la journée, guettait ses allées et venues par son œillette et n'en dormait plus la nuit. Il était victime des flèches de Cupidon, envoûté par une prêtresse d'Éros, ou tout simplement doté de récepteurs sensibles aux phéromones diffusés par l'organisme femelle nommé Alice.

Il était amoureux. Et c'était une catastrophe.

Alors qu'il n'aurait dû penser qu'à figurer les derniers détails de sa mission, Julius était envahi d'images parasites de type échanges salivaires fougueux et plus si affinités avec Alice dans le rôle de Bénédicte Japinet. Il devait se ressaisir au plus vite, car il connaissait cette règle d'or du manuel du petit héros : lorsque ton destin est de sauver le monde d'un terrible complot au péril de ta vie, ce n'est vraiment pas le moment d'aller conter fleurette.

*www.la-fin-du-monde-a-du-retard.com*

Quiz de la Caverne – Calculez votre coefficient  
d'aveuglement

Question n° 1 : *Qui gouverne le monde?*

- A. Le lobby judéo-maçonnique ;
- B. Le lobby extraterro-bolchevique ;
- C. Le lobby luxembourgo-monégasque ;
- D. Personne. D'ailleurs, c'est le bordel.

Pendant que Julius essayait de se concentrer sur les modalités de son évasion, la fameuse Alice, revêtue de l'élégante chemise de nuit verdâtre imitation rideau de douche fournie par la clinique, lisait quelques pages d'un cahier d'écolier dans la lumière caressante d'un néon bourdonnant.

Alice avait vingt-cinq ans et un physique rétif à la description. Bien que possédant le nombre requis de membres et d'organes externes, Alice était difficile à qualifier. Elle faisait partie de ces gens dont l'image s'efface de notre esprit à peine les avons-nous quittés des yeux. Un caricaturiste de la place du Tertre s'était même reconverti dans le commerce de fruits et légumes après s'être trouvé dans l'impossibilité de la croquer, alors on ne va pas insister davantage. Quant à ses pensées, son monde intérieur et ses sensations intimes, même le narrateur le plus omniscient n'y avait pas accès. Alice était insaisissable,

c'était à prendre ou à laisser. Alors relisons plutôt avec elle les pages qu'elle venait d'écrire dans la douce chaleur de sa chambre au thermostat capricieux.

« On devrait fréquenter plus souvent les hôpitaux psychiatriques. Ce sont des établissements qui souffrent injustement d'une mauvaise réputation. Avant mon admission, j'étais pleine de préjugés hérités du film *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Le cliché de l'infirmière sadique ne sortant ses monomaniaques de leur cellule capitonnée que pour participer aux ateliers douche froide ou lobotomie. J'avais tort. Après mes huit semaines de coma, je découvre à la clinique Saint-Charles un havre de paix où les pensionnaires s'épanouissent dans des chambres confortables et un parc verdoyant, chouchoutés par des infirmières maternelles. Et je ne dis pas ça parce que le docteur Mendez lira bientôt ces lignes.

C'est le docteur Mendez qui m'a conseillé d'écrire. Il est certain que ça m'aidera à aller mieux. Le docteur Mendez est toujours certain de plein de choses, ça doit être rassurant pour ses patients. Il m'a expliqué ça avec un tas de mots grecs car les langues mortes impressionnent toujours. Moi, j'ai dit que ça avait l'air intéressant, mais c'est surtout pour lui

faire plaisir. En réalité, je n'ai besoin de rien pour aller mieux, puisque je me sens tout à fait bien.

Les aides-soignantes me parlent comme à une enfant malade. J'ai beau leur dire que je me sens en pleine forme, elles hochent la tête avec un sourire triste, et les infirmiers aussi. Celui de ce matin m'a tendu un cahier en me disant que l'écriture était une excellente thérapie et que je devrais écouter le docteur Mendez. J'ai répondu que je voulais bien mais que je ne savais pas par où commencer. Il m'a invitée à noter les événements de ma vie dont je me souviens, à essayer de les situer dans l'espace et dans le temps, et à mentionner chaque fois mon ressenti. Comme il était de bon conseil, je lui ai dit que je me marierais volontiers avec lui. Il a fait un drôle de rire, puis il m'a laissé le cahier et a quitté ma chambre.

Je n'ai rien de spécial à faire, pourquoi ne pas essayer? Le premier événement qui me vient à l'esprit, donc :

Lieu : la salle des fêtes de Chèvreville-les-Eaux.

Date : le jour de mon mariage.

Événement : j'ai tué deux cent soixante-deux personnes, en trois secondes.

Mon ressenti : à mon avis, on ne doit pas être loin d'un record du monde. »

Alice arrêta sa lecture et tourna les yeux vers sa fenêtre qu'un oiseau venait de percuter. Il était encore tout chaud quand Alice le ramassa. C'était un pigeon à collerette blanche d'une laideur remarquable à qui il manquait une patte, un œil et la moitié des plumes. Un oiseau qui avait dû connaître bien des avanies et qui avait encore trouvé le moyen de venir s'écraser contre une fenêtre comme s'il voulait prouver que certains sont nés pour en baver.

Est-ce que les oiseaux se suicident? se demanda Alice qui entourra le petit corps de ses mains et serra pour sentir la chaleur l'enrober. Le pigeon ouvrit son œil et lâcha un cri. Elle resserra son étreinte, le pigeon cria de plus belle. Alice le regarda, la mine impassible, puis ouvrit ses mains et lança l'oiseau en l'air. Le pigeon s'envola d'un battement d'ailes peu académique mais assez efficace pour aller se cogner contre un arbre. Alice resta un moment à regarder le ciel d'un œil vide, puis elle ferma sa fenêtre, reprit sa place dans le lit, et sa lecture.

« Un mariage, c'est une date qui compte dans une vie, paraît-il. Le problème, c'est que je ne me souviens pas du mien, à cause de mon traumatisme crânien et de mon amnésie rétrograde, comme dit le docteur Mendez. D'ailleurs, personne ne se souvient

de ce mariage, puisque tout le monde est mort. Je ne sais que ce que m'ont raconté les infirmières. Il paraît qu'on a tout fait dans les règles, la mairie, l'église, le riz, la procession et l'apéritif à la salle des fêtes. C'est là que ça s'est gâté. Il y a eu une explosion, et comme la charpente de la salle des fêtes était pourrie, elle n'a pas aimé. Le toit s'est effondré sur les invités qui n'avaient même pas eu le temps d'entamer le punch. Un beau gâchis : des brouettes de petits-fours du meilleur traiteur du coin que personne n'aura eu le temps de goûter. Moi, on m'a retrouvée inconsciente à la cave, près de l'armoire aux fusibles, avec un briquet que je tenais serré dans la main. D'après la police, il y a eu une coupure de courant dans le village quelques minutes avant l'explosion. On pense que j'ai dû vouloir aller vérifier les plombs et qu'il devait y avoir une fuite de gaz quelque part. Et avec mon briquet...

En conclusion, j'ai été mariée deux heures et vingt-trois minutes.

Là aussi je dois m'approcher d'un record du monde. Tiens, il faut que je vérifie. »

Un cri arrêta Alice dans sa lecture. Elle reconnut sa voisine de couloir, Germaine Bergougnot, que le personnel appelait affectueusement « mamie Tutelle » depuis que son fils l'avait placée à Saint-Charles afin

de libérer la chambre d'amis. Germaine consacrait ses journées à tester le matelas que son fils lui avait offert pour fêter le versement anticipé de l'héritage. Comme les laboratoires pharmaceutiques ont fait beaucoup de progrès, elle ne se réveillait qu'une fois toutes les trois heures pour demander alternativement de sa voix geignarde : pipi, biscuit, et sa gaine de maintien pour communiquer avec les extraterrestres. Car Germaine était une adepte de la secte du Grand Joël, un millionnaire en toge qui prédisait la venue prochaine d'entités extraterrestres et la sublimation des élus par la transmutation de leurs misérables dépouilles corporelles (et question dépouillage, le Grand Joël était champion).

Là, en l'occurrence, c'était l'heure de la gaine. Alice pouvait reprendre sa lecture.

« On dit qu'en cas de coup dur, on peut compter sur ses proches. Mon problème, c'est que je manque de proches. Suite à la manipulation d'un briquet dans une salle des fêtes, je n'ai plus de mari, plus de mère, plus de père, plus de frères, plus de sœurs, plus de grands-pères, de grands-mères, d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines, de beau-père, de belle-mère, de belles-sœurs, de beaux-frères, de neveux, de nièces, plus d'amis d'enfance, plus d'amis de fac, plus d'amis du tout, plus personne

parmi les gens qui m'ont connue, plus un seul témoin de ma vie passée.

Seule. Je suis seule au monde. Tout ça à cause de mon mariage. Un mariage et deux cent soixante-deux enterrements. Mais le plus étonnant, c'est que ça ne me fait ni chaud ni froid. "Syndrome de Klüver et Bucy, a dit le docteur Mendez. En plus de vos troubles de la mémoire, le traumatisme crânien que vous avez subi a entraîné la perte des fonctions affectives." En clair, je suis devenue incapable de ressentir la moindre émotion.

J'ai écouté le docteur Mendez avec attention car il avait une grande blouse blanche et la barbe soignée de ceux qui savent ce qu'ils disent. Plus il parlait, plus j'avais l'impression de flotter comme un fantôme. J'ai conscience de la tragédie de mon mariage, je comprends ce qu'on appelle "tristesse" et "culpabilité", mais je ne ressens rien, je suis aussi réactive qu'un légume. C'est sans doute horrible d'un point de vue moral, mais c'est sacrément pratique : ça ne doit pas être agréable de vivre avec la mort de toute sa famille sur la conscience.

C'est vrai qu'en tant qu'être humain, je suis handicapée. En revanche, pour un légume, je suis remarquablement évoluée. »

Alice entendit à nouveau un bruit devant sa porte, comme si quelqu'un chuchotait. Encore cette pauvre Mme Bergougnoux, se dit-elle en allant regarder à l'œilleton. Mais soit la Bergougnoux avait déjà opéré sa transmutation corporelle sous impulsion extraterrestre, soit ce n'était pas la Bergougnoux.

Alice observait deux hommes avec des blouses blanches trop petites jetées sur des chemises hawaïennes largement ouvertes sur des torsos largement poilus. Barbus et chevelus, garnis de colliers en or, gourmettes et bagues assorties, ils avaient un air de famille avec la classe des primates, catégorie chaînon manquant. Ils portaient des appareils photo autour du cou et gesticulaient en chuchotant comme s'ils se disputaient. Alice nota que les deux hommes avaient un fort accent marseillais, qu'elle n'avait jamais vu autant de poils réunis, et que pour des infirmiers, ces deux-là avaient un certain style.

Le style à ne pas donner envie d'ouvrir.

Dans sa situation de fugitif permanent, Julius ne pouvait jamais baisser la garde. Tel un rongeur malingre préoccupé trois mille six cents fois par heure par l'irruption possible d'un matou en rupture de jeûne, il savait qu'il pouvait se faire croquer à tout moment. Il gardait ses sens en alerte grâce à des capsules de Nespresso qu'il piquait dans la salle de repos des infirmiers et qu'il sniffait toutes les heures. Il ne quittait jamais son kit de survie : lampe frontale, gourde à la ceinture, trousse de secours et accessoires divers dans les poches, capsules de Nespresso dans les chaussettes et, sous ses semelles, deux liasses de billets issus de rapines régulières dans les tiroirs des patients sous Tranxène. Si on ajoute à ça que Julius portait des lunettes sans verres, on pouvait dire qu'il faisait de son mieux pour s'intégrer au décor de la clinique psy.

De jour comme de nuit, rien de ce qui se passait dans un rayon de quinze mètres autour de sa chambre ne lui échappait. Il était aidé en cela par la routine de la clinique où les allées et venues des infirmières répondaient à des horaires immuables depuis le Pliocène supérieur. C'est pourquoi, ce jour-là, alors que Julius tentait de condenser sur son site la quintessence de ses informations sur un terrible complot international, l'alerte rouge résonna dans ses noyaux hypothalamiques. Des chuchotements fleuris à l'accent du Midi venaient de forcer l'entrée de son canal auditif avant de se propager sans vergogne jusqu'au tympan. Des chuchotements derrière sa porte : événement de niveau 8 sur l'échelle du parano.

En moins de temps qu'il n'en faut pour dire « en moins de temps qu'il n'en faut », Julius avait adopté la position de combat : verrouillage de l'ordinateur, extinction des feux, allumage de la lampe frontale, sniffage d'une capsule de Nespresso, *what else*<sup>1</sup> ?

Les chuchotements continuaient dans le couloir. Julius opta pour un déplacement crabesque longemur en respiration ventrale jusqu'à ce que son œil se

---

1. Face aux difficultés que rencontre le monde de l'édition, l'auteur fait ici une tentative de placement de produit : que ces messieurs-dames de Nespresso n'hésitent pas à nous contacter pour négocier un arrangement financier.

colle à l'œilleton. Deux hommes, avec des blouses d'infirmiers et des appareils photo, se disputaient au milieu du couloir. Appelons-les Albert et Raoul, ça sera plus simple pour la suite du récit. Julius scruta les traits ennemis : des êtres contrefaits, des visages disgracieux, des regards torves, des pilosités simiesques, des laideurs déraisonnables, bref des monstres (mais Julius était peut-être un peu partial dans sa description).

Ça y est, ils t'ont retrouvé, se dit Julius, avec un frisson d'excitation. Mais ils vont en être pour leurs frais. Tu te prépares à leur arrivée depuis des semaines et tu joues à domicile.

Julius rejoignit d'un bond le mur qui le séparait de la chambre de Germaine Bergounoux. C'était la ruse qui donnerait la victoire, voilà ce que les aventures d'Ulysse lui avaient appris.

« Germaiiiiiiiiine, Germaiiiiiiiiine! cria Julius en adoptant la voix d'un castrat cacochyme tout en tapant dans le mur. Ici Xanax, líder máximo de la planète Ibuprofène. Nous sommes venus te libérer, Germaine. Sors de ta chambre, nous t'attendons dans le couloir, sous des enveloppes humaines d'infirmiers disgracieux, par mesure de discrétion. »

Julius entendit un bruit de casseroles dans la chambre de Germaine qui s'écria derechef : « Oui, Maître! J'enfile ma gaine et j'arrive! »

Julius retourna se poster derrière sa porte avec la souplesse d'un opossum guatémaltèque. Il attendait cet instant depuis si longtemps, depuis qu'on avait commencé à lui raconter les histoires de quêtes mythologiques qui avaient bercé son enfance. Dans ces récits, il y avait toujours un épisode où le héros était menacé par les forces du Mal jusque dans son repaire. C'était un moment de tension terrible, mais aussi un moment fondateur : le héros était obligé de quitter son repaire douillet pour affronter le monde extérieur et se lancer dans la quête qui ferait de lui un être d'exception. Sans ce coup de pied au derrière salutaire, la plupart des héros auraient fini en fonctionnaires pantouflards. Même Achille s'était caché pour éviter de partir à la guerre de Troie et il avait fallu toute la ruse d'Ulysse pour l'envoyer au combat.

Le top départ fut donné par Germaine qui ouvrit sa porte à toute volée. Comme nul être humain n'est assez armé pour affronter la sensualité trouble d'une Bergougnoux sans préparation psychologique, Albert et Raoul se figèrent sur place. Germaine avait revêtu sa toge en papier alu qui la protégeait des ondes électromagnétiques, son bonnet péruvien à réflecteurs multidirectionnels et ses Moon Boots anti-varices stellaires. Son viatique pour le voyage intersidéral tenait dans un sac publicitaire Pampers

à la gloire de la dignité des seniors. Elle le jeta dans les bras de ses sauveurs en criant un voluptueux « Je suis toute à vous ! »

Julius sortit dans le couloir pour assister à une scène d'abordage déconseillée aux estomacs fragiles. Albert eut le réflexe salvateur de se plaquer au sol ; Raoul, plus ventru, n'en eut pas le temps et reçut l'offrande de plein fouet. Germaine s'enroula autour de lui tel un poulpe énamouré et plaqua ses lèvres sur sa bouche avec une fougue qui faisait plaisir à voir, de loin. Raoul chancela sous le poids de l'émotion et de Germaine, qui avait un peu forcé sur le sucre ces trente dernières années. Albert se releva, horrifié par le spectacle de la dévoration de Raoul, ne sachant par où attaquer la Bête. Alertée par les cris, Alice ouvrit sa porte à ce moment-là. En la voyant apparaître, Albert s'élança vers elle et lui empoigna le bras en brandissant son appareil photo. Alice molestée par un homme de Cro-Magnon aussi répugnant que brutal ? Le sang de Julius ne fit qu'un tour face à ce remake de *La Belle et la Bête*. Une occasion lui était offerte de prouver sa bravoure, il allait délivrer l'élue de son cœur de griffes barbares. En plus, ça lui ferait un bon entraînement avant de sauver le reste de la planète.

Au sol, Raoul en apnée poursuivait son gros câlin avec Germaine afin de créer la fusion énergétique

préalable à tout voyage dans l'espace. Debout, Albert essayait de maîtriser Alice qui lui balançait des gifles avec un calme olympien. Julius passa à l'action. Il fouilla dans ses poches, sortit quelques mini-paquets de petits-beurre, quelques dosettes de Nespresso, puis remonta des tréfonds de son pantalon les armes du preux chevalier : deux seringues hypodermiques aux aiguilles médiévales.

L'agresseur d'Alice avait abandonné sa proie à la suite d'une saturation de claques et s'évertuait à présent à extirper son collègue de l'étreinte buccodentaire avec Germaine. Alice continuait à marteler le dos du poilu en lui demandant de laisser Mme Bergognoux tranquille. Julius fit sauter les capuchons de ses seringues avec une dextérité qui le remplît de fierté, même s'il regretta qu'Alice ait le dos tourné à ce moment-là. Il se positionna derrière les deux hommes en blanc qui gigotaient au sol comme des lombrics géants, et il leur planta de concert une aiguille dans l'épaule.

Tout le monde cria. Julius, parce que le cri primal accompagne bien l'agression par-derrière ; Germaine, parce qu'on portait atteinte à l'intégrité de ses sauveurs ; les deux hommes, à cause de l'étymologie du mot « piquûre ». Enfin, Albert et Raoul, qui s'étaient redressés dans un réflexe d'*Homo erectus*, s'écroulèrent d'un coup. Un peu comme les tours

du World Trade Center, pensa Julius, mais tout le monde n'a pas son imagination.

– Vous les avez tués ! hurla Germaine en arrachant des poignées de papier alu de sa combinaison afin d'appuyer l'expression de sa colère par des signes non verbaux.

– On se calme, tout est sous contrôle, dit Julius en se mettant à genoux pour explorer les poches de ses victimes.

Autour de Germaine en fureur voletaient des lambeaux de papier alu qui scintillaient sous les néons grésillants et tombaient telle une pluie argentée sur les corps allongés des intrus endormis. Le contraste fragilité/violence, accentué par les jeux d'ombre et de lumière et la répartition des volumes dans la ligne de fuite du couloir, offrait à la scène une dimension esthétique remarquable, que d'aucuns iraient jusqu'à qualifier de poésie baroque. Mais Germaine, la poésie, c'était pas son truc. Elle avait déjà gâché beaucoup de choses dans sa vie, ce n'était pas un moment de pureté esthétique, même baroque, qui allait lui freiner les instincts homicides.

Germaine tomba le chignon, déballa ses crocs sur pivot, brandit ses faux ongles de lionne en plein syndrome prémenstruel, et courut en direction de Julius en lançant des formules scatologiques qui en disaient long sur les fantasmes qu'elle nourrissait à l'égard de

son voisin de couloir. N'ayons pas peur des mots : Germaine manifestait une certaine mauvaise humeur. Le combat s'annonçait titanesque, un remake en plus viril du tango d'Hercule contre l'hydre de Lerne. Mais en fait non.

Au moment où Germaine se jetait sur Julius pour lui montrer qu'elle était chagrinée, Alice lui asséna une bonne claque à tribord, façon champion de base-ball déchu qui fait une batte de génie rédemptrice à la fin du film. Germaine voulait un voyage dans l'espace ? Alice lui offrit un avant-goût en forme de vol plané qui lui fit rejoindre ses amis extra-terrestres au sol, pour un harmonieux mélange aliens-aliénée.

Neuf minutes, dix secondes et quinze mètres de corde plus tard, Germaine et les deux intrus, ficelés comme des rôtis et emboîtés comme des legos, apprenaient à mieux se connaître dans l'intimité du placard de Julius. Le héros du jour pouvait maintenant se tourner vers Alice afin de vivre ce moment d'exception auquel il avait si souvent rêvé en lisant des récits épiques : la rencontre amoureuse. Il savait que les premiers instants étaient déterminants. Il avait plutôt bien négocié la partie pratique en protégeant la belle des griffes du méchant, il fallait à présent assurer à l'épreuve orale. Coeff. 4.

– Ils sont morts? demanda Alice qui s’attardait sur le fond d’œil jaunâtre de Germaine.

Alice avait pris les devants en prononçant les premiers mots, au grand soulagement de Julius qui se savait médiocre en départ arrêté. À lui de bien doser sa réplique pour faire passer les connotations d’assurance, de débrouillardise et d’humour, manière d’engranger le maximum de points-séduction au départ.

– Non, mais ils vont faire un gros dodo. J’ai récupéré ces seringues dans la réserve des infirmiers.

Julius avait réussi à prononcer ces mots avec beaucoup d’aplomb et des yeux un peu plissés. Trop sans doute au vu de la question d’Alice :

– Vous êtes un agent secret?

Attention à la faute, se dit Julius. Commencer la rencontre avec un mensonge, même valorisant, c’est prendre un gros risque. On récupère le max de points d’un coup, mais si la tricherie est découverte, on perd tout.

– Ce sont eux les espions, pas moi. Ils sont à mes trousses depuis des semaines parce que j’ai découvert l’existence d’un incroyable complot.

– Dans la clinique?

– Non, c’est une conspiration internationale!

– Je vois, vous êtes un de ces complotistes qu’on voit partout en ce moment? Vous croyez que Lady

Di a été assassinée ou qu'aucun avion ne s'est écrasé sur le Pentagone le 11-Septembre, c'est ça ?

Julius jeta un œil par la fenêtre, tendit l'oreille du côté du placard, puis fixa Alice derrière ses lunettes sans verres.

– Pas du tout, fit-il, je crois même exactement le contraire.

*www.la-fin-du-monde-a-du-retard.com*

Lorsqu'on tape « complot » sur Google, on obtient la bagatelle de quinze millions de résultats. Au hasard, on apprend que Michael Jackson a été assassiné, que les Américains ne sont jamais allés sur la Lune, que des lézards humanoïdes cachés au centre de la Terre nous contrôlent psychiquement, que le gouvernement américain est sous la coupe des Illuminati ou que le chanteur Yannick Noah a gagné Roland-Garros.

À l'heure de la mondialisation et du capitalisme sauvage, une concurrence féroce règne sur le créneau de la théorie du complot. Chacun développe sa petite conspiration comme un fonds de commerce, et la diffusion tous azimuts qu'offre aujourd'hui Internet a rendu le parasitage permanent. C'est pourquoi celui qui affirme être en mesure de révéler au monde l'existence d'une terrible machination se

heurte à un sérieux problème de crédibilité. Trop de complots tue le complot.

C'est un fait : la notion même de complot est aujourd'hui discréditée. Impossible de remettre en cause les vérités officielles sans se faire moquer par les médias, les intellectuels et tous les cartésiens autosatisfaits. Impossible de sous-entendre que la vérité peut être ailleurs sans passer pour un paranoïaque grotesque. On peut alors se poser la question : à qui profite le crime ?

Voulez-vous abandonner quelques secondes vos préventions vis-à-vis des complots afin d'envisager avec moi une hypothèse qui n'est farfelue qu'en apparence ? Imaginez un instant que la disqualification de l'idée du complot ait été volontairement organisée. Imaginez un instant que quelqu'un diffuse sciemment ces histoires de conspirations toujours plus saugrenues afin de créer une cacophonie insupportable et de discréditer la notion même de complot. Imaginez un instant qu'une organisation de l'ombre dresse ainsi un rideau de fumée pour dissimuler ses propres activités, c'est-à-dire le seul véritable complot. Le Grand Complot.

Arrêtez un instant de vous moquer et imaginez que j'aie raison.

\*

– Vous pensez qu’une organisation secrète est à l’origine de toutes les histoires de complots qui fleurissent sur le web? résuma Alice après les explications fort agitées de Julius qui avait du mal à contrôler ses effusions lyriques en situation de speed dating face à une dulcinée potentielle.

– Affirmatif, asséna Julius en optant soudain pour une stratégie sobriété virile.

– Et ces gens-là vous en veulent parce que vous avez tout découvert?

– Je sais que ça peut paraître délirant, commença Julius.

– Pas du tout, assura Alice, toujours de bonne composition. C’est intéressant.

– Vous trouvez? s’enthousiasma Julius, au bord de la rechute lyrique. Je vous raconterai toute l’histoire si vous voulez, mais laissez-moi d’abord me présenter : je m’appelle Julius.

– C’est original, fit Alice.

– C’est temporaire. Comme je ne me souvenais pas de mon vrai nom, j’en ai choisi un que j’aimais bien.

– Moi, je m’appelle Alice.

– Je sais, rougit Julius.

Petite perte d’assurance chez Julius par manque de concentration. Dire à une inconnue qu’on connaît

déjà son prénom risque de la troubler; et rougir là-dessus ne fait qu'aggraver la situation. Tant pis, il allait falloir jouer la diversion stéréotypée.

– Le combat m'a donné chaud, souffla Julius en épongeant son front écarlate.

– Merci d'être intervenu.

– C'était la moindre des choses. Vous n'avez pas eu trop peur?

– Je ne peux pas avoir peur.

– Comment ça?

– J'ai eu un grave accident. En plus d'être amnésique, je n'éprouve plus la moindre émotion, ni peur, ni tristesse.

– Ni... amour? lâcha Julius, consterné.

Julius sentit au fond de lui un organe indéterminé s'affaisser dans un bruit mou. Il avait bien révisé la rencontre amoureuse, mais une fille qui n'avait pas d'émotions, ce n'était pas au programme. Julius resta bouche bée, Alice ne disait rien non plus, alors quelqu'un eut la bonne idée de frapper à la porte pour rompre ce silence pénible.

Les gènes paranoïaques de Julius se remobilièrent sur l'instant, car en épreuve de réactivité à l'intrusion ennemie, il avait les félicitations du jury. Il fit signe à Alice de se cacher dans la salle de bains, puis il s'avança vers la porte, regarda par l'œilleton et ouvrit. C'était Jacqueline, l'infirmière en chef,

bien connue pour son cœur d'or, si bien dissimulé derrière ses manières rugueuses, ses répliques cinglantes et son manque d'humour, que personne ne l'avait jamais vu.

– Comment allez-vous, Julius ? grinça-t-elle comme si elle lui demandait ses dernières volontés.

– Bien... Merci...

– Je cherche votre voisine, Mme Bergougnoux. Sauriez-vous où elle est ?

– Non...

– Tiens, j'ai cru entendre un bruit. Il y a quelqu'un dans la salle de bains ?

– Non, non...

– Vous permettez que je jette un œil ?

Sans attendre de réponse, Jacqueline poussa Julius avec la volonté manifeste de rejoindre la salle de bains. Mais la volonté, c'est une chose, Jacqueline, et le principe de réalité en est une autre. On pense atteindre une salle de bains et on finit ligotée dans un placard, certains y verraient une métaphore de la vie.

Un coup sur la tête plus tard, Jacqueline rejoignit donc Germaine et ses deux compères pour une soirée pyjama improvisée. Julius venait de rétablir la parité dans le placard, et c'est tout à son honneur dans un monde où les droits des femmes restent encore trop souvent à conquérir.

– Voilà un problème de réglé, fit Julius après avoir refermé à coups d'épaule la porte du placard qui affichait complet. Maintenant, écoutez-moi bien, Alice : je quitte la clinique ce soir et vous devez partir avec moi.

– Pourquoi?

– Nous devons nous mettre à l'abri. L'Organisation a retrouvé ma trace, et comme vous m'avez aidé, vous n'êtes plus en sécurité ici. Dès que ces hommes se réveilleront, ils ne vous louperont pas. Ils sont extrêmement dangereux, croyez-moi.

– D'après leurs papiers d'identité, dit Alice en montrant une carte récupérée dans la poche de Raoul, ce sont des photographes de presse.

– Classique. C'est une couverture.

– C'est bizarre pour une clinique. Pourquoi n'ont-ils pas choisi médecin ou infirmier?

– On voit que vous ne connaissez pas la perversité de nos ennemis. C'est bien parce que vous vous attendiez à des médecins qu'ils ont choisi des photographes. Pour nous déstabiliser!

– Ce n'est pas très logique.

– Chère Alice, à partir de cet instant, abandonnez ce que vous appelez « logique » et qui n'est qu'une construction mentale qui corsète votre esprit. Vous faites partie des aveugles, vous vivez avec les yeux bandés depuis votre naissance, comme dans

l'allégorie de la caverne. Venez avec moi et je vous ouvrirai les yeux.

Julius posa sa main sur l'épaule d'Alice et lui dit d'un ton paternel :

– N'ayez pas peur, j'ai la situation en main.

Alice regarda Julius d'un œil qui semblait dire : « La peur ? De quoi parlez-vous ? », et Julius comprit qu'il avait maintenant deux missions à mener à bien : sauver le monde et faire naître l'amour chez Alice.

À ce stade, il ne savait pas encore laquelle serait la plus difficile.

Assis à son bureau, dans le commissariat flambant neuf que le ministre de l'Intérieur venait d'inaugurer de l'extérieur, le commissaire Gaboriau ruminait de sombres pensées tout en construisant une tour Eiffel en trombones. Il jetait des coups d'œil réguliers sur un gros carton posé à ses côtés et il se demandait s'il était bien nécessaire qu'il déballe ses affaires. À la fin de la semaine, il allait prendre sa retraite. Cinq petits jours à tirer avant son pot de départ, mais on l'avait quand même obligé à quitter l'ancien commissariat où il avait passé trente ans de sa vie. Il ruminait en se demandant ce qui l'irritait le plus : d'avoir dû quitter son bureau plein de souvenirs ou d'avoir compris à cette occasion qu'il était devenu un vieux pantouflard prisonnier de ses habitudes, c'est-à-dire exactement ce qu'il s'était juré de ne jamais devenir ?

Le commissaire se tourna vers le miroir qui ornait son mur. Il scruta sa calvitie, qu'il avait de plus en

plus de mal à dissimuler sous quelques mèches aussi rares que longues ; son ventre, qu'il n'essayait plus de rentrer depuis longtemps ; son menton, qui avait doublé pour ses cinquante ans ; son visage, qui se couperosait à vive allure... Il fallait se rendre à l'évidence, il était le type même d'homme dont il se moquait quand il avait vingt ans. Quarante ans de labeur pour devenir ce qu'on ne voulait surtout pas être, voilà à quoi se résumait la vie : c'est vrai que ça méritait un pot.

Le moment était venu de faire un bilan de son parcours professionnel avant d'affronter gaiement les diverses dégénérescences du dernier tiers de la vie. Aujourd'hui, le commissaire Gaboriau pouvait bien se l'avouer : il avait toujours eu horreur de son métier. S'il était devenu policier, c'était à cause d'un malentendu. Et il connaissait bien la coupable... Enjôleuse et menteuse... Tout était de sa faute.

La faute à la littérature.

Enfant souffreteux et craintif, Joseph Gaboriau avait passé des heures dans le cocon ouaté de la bibliothèque paternelle à vivre par procuration des aventures extraordinaires dans les livres, avec une prédilection pour les romans policiers. En compagnie de Sherlock Holmes, d'Hercule Poirot ou de Maigret, le miracle se produisait. Il devenait facile de déchiffrer une réalité qui lui paraissait au quotidien si

complexe, et souvent si absurde. Avec ces extraordinaires enquêteurs, chaque problème trouvait sa solution. Les méchants étaient toujours démasqués, les victimes avaient droit à la justice, les faits avaient des causes vérifiables et des conséquences prévisibles. Le monde était régi par la logique, voilà ce qu'avait appris la littérature au petit Gaboriau. Il s'était bien fait avoir.

Fort de ses illusions sur la possibilité de donner une cohérence au monde, Joseph était entré dans la police et avait gravi les échelons un à un. Mais aujourd'hui, à l'aube de la retraite, il devait bien se l'avouer : il avait construit son existence sur un mensonge. Merci les livres ! Le taux d'élucidation des crimes de son service était misérable par rapport à celui de Miss Marple. Toute sa carrière, il avait vu des coupables le narguer en passant entre les mailles de la justice, alors que des innocents se retrouvaient derrière les barreaux et que des victimes étaient humiliées. Partout il n'avait connu que violence, bêtise et injustice... Il renvoya Conan Doyle et Agatha Christie au rayon des farces et attrapes, et pensa que si son père avait eu l'intégrale de Cioran dans sa bibliothèque, il n'en serait pas là.

Pour résumer, le commissaire Gaboriau faisait une belle dépression.

Pour ne rien arranger, la brigade était composée de petits jeunes formés aux séries policières américaines qui le regardaient comme un vestige du Paléolithique. Le commissaire Gaboriau ne buvait pas, ne fumait pas, ne faisait pas de cascades en voiture et sa femme ne l'avait même jamais quitté en emmenant les enfants. C'était la honte. D'ailleurs, depuis six mois, on ne lui adressait plus la parole que pour lui demander la date de son pot de départ.

Gaboriau venait de reprendre la construction de sa tour Eiffel en trombones lorsque la porte de son bureau s'ouvrit pour laisser passer un jeune costaud aux cheveux courts dont les bras tatoués rendaient d'émouvants hommages à sa mère, à sa grand-mère et à un serpent démoniaque enroulé autour d'une femme nue sur une croix inversée sanglante. Il consultait son iPhone en mâchant un chewing-gum. Quelque chose le fit rire, il appuya sur deux touches, puis il remit l'appareil dans la poche arrière de son jean taille basse-caleçon haut.

– J'ai le rapport que vous m'avez demandé, mastiqua le tondu en posant quelques feuillets froissés sur le bureau de Gaboriau.

– Inspecteur Matozzi, soupira Gaboriau, vous êtes d'une impolitesse qui me....

– Je ne suis pas inspecteur, l'interrompit Matozzi.

– Pardon ?

– Inspecteur, ça n'existe plus depuis la réforme de 1995. On dit lieutenant maintenant.

– Vous commencez à me... fulmina Gaboriau.

– Ou officier de police judiciaire, continua Matozzi.

– Qu'est-ce que j'en ai à...

– Ou OPJ, tout simplement.

Gaboriau tapa du poing sur la table.

– Ça suffit! On dit encore commissaire, je crois bien? s'écria-t-il en serrant les dents à cause de la tour Eiffel en trombones qu'il venait de s'enfoncer dans la main.

– Affirmatif, répondit Matozzi. Mais une réforme est envisagée pour...

– On s'en fiche des réformes! Le monde s'écroule et on perd son temps en réformes grotesques!

– Pourquoi dites-vous que le monde s'écroule? C'est à cause du pot?

– Quel pot?

– Votre pot de retraite. C'est classique, vous savez. Quand on part à la retraite, on a l'impression que c'est la fin du monde. Mais ne vous inquiétez pas, c'est une déprime passagère.

– Je ne suis pas déprimé!

– La jeune génération est là pour reprendre le flambeau! s'enthousiasma Matozzi en gonflant ses biceps pour faire ressortir l'œil torve de son serpent

ou de sa grand-mère. Un monde s'achève et un nouveau est en train de naître !

– Épargnez-moi votre psychologie à deux francs !

– On dit plutôt deux euros aujourd'hui. Les francs, c'est terminé depuis 2001.

– Sortez.

– Je suis sûr que vous saurez vous occuper à la retraite.

– Dehors !

– Je vois que vous aimez les sculptures en trombones. Moi, mon grand-père, son truc, c'était les coquilles de bigorneaux et...

À cet instant, le commissaire Gaboriau fit la démonstration qu'il avait toujours autant de muscles que de cholestérol sous son épiderme distendu. On ne dira jamais assez l'utilité des jets de tours Eiffel en trombones pour abrégé les entretiens oiseux avec les importuns. Si on vise bien le crâne honni, on peut espérer une perte de la fonction langagière par acupuncture sauvage sur le cervelet. Et si on touche plus bas, on peut tenter de limiter la transmission de gènes indésirables aux générations futures.

Le commissaire avait gardé une certaine dextérité et son jet fut des plus honorables malgré un réveil soudain de sa hernie discale sur la cinquième lombaire. Mais comme « rien n'est trop difficile pour la

jeunesse », disait Socrate en lutinant Platon, Matozzi esquiva le projectile d'un roulé-boulé efficace bien qu'un peu m'as-tu-vu. Puis il eut la sagesse de se retirer.

Gaboriau observa le trou que sa tour Eiffel avait fait dans la cloison en parpaing cartoné avant d'ensemencer la moquette de ses paillettes en acier. « Tu es trombone et tu retourneras en trombone », lâcha-t-il, la mine sombre, en ouvrant un tiroir de son bureau. Il en sortit un pistolet, dont il ne s'était jamais servi de toute sa carrière, et un livre, qu'il avait annoté jusqu'à le rendre illisible. Il sembla hésiter un instant entre les deux, puis s'empara de l'ouvrage, se cala dans son fauteuil et commença sa lecture.

*De l'inconvénient d'être né de Cioran.*

À vingt heures précises, le docteur Mendez donna le coup d'envoi des festivités du centenaire par un discours plein de panache. Face à lui s'agglutinait une foule de pique-assiettes endimanchés chez qui l'amour des buffets à volonté avait vaincu la crainte de se mêler aux facétieux pensionnaires de la clinique qu'on avait revêtus d'une tenue orange Guantanamo afin d'éviter une fuite des cerveaux.

Rencontre incongrue d'un homme qui aime s'écouter parler et d'un auditoire qui attend d'aller bouffer, un discours officiel fait partie de ces moments pénibles qui font toucher du doigt l'absurdité masochiste de la condition humaine. Plus l'orateur s'échauffe, plus le buffet refroidit, et plus le terrible combat entre les systèmes digestif et auditif tourne à la débâcle du tympan chez le public de base.

Il faut dire que le docteur Mendez avait sorti le grand jeu. La fête lui avait coûté le sauna-jacuzzi

dont il rêvait, alors il était décidé à profiter de la tribune, façon Fidel Castro version fleuve. Il reprit l'historique de la boutique Saint-Charles, de la première brique au dernier tube de Lexomyl, glissa quelques anecdotes garanties à fort coefficient humoristique, remercia cinq fois Monsieur le Président de la Région (ici présent), cita quatre fois les législatives (qui approchent), avant d'inviter ses victimes au bord du malaise hypoglycémique à s'approcher du buffet pour le verre de l'amitié. À savoir : champagne pour les officiels, sangria pour les sans-grade et jus de pomme pour les tee-shirts orange car ça se marie bien avec les psychotropes.

Sur la fin du discours, quelques petits malins avaient esquissé de discrets pas chassés vers les victuailles afin de partir en pole position. Au coup d'envoi, les professionnels du sit-in-buffet étaient déjà placés façon ventouse contre la table et se lançaient dans d'admirables chorégraphies. Il fallait les voir alterner les boissons et les petits-fours en rythme, avec déchargement régulier vers leur doggy bag en bandoulière. Derrière eux, des profanes maigrelets faisaient de ridicules tentatives pour atteindre un pot de guacamole ou une assiette de chips, mais ces pauvres naïfs ignoraient que l'art ancestral du buffet apéritif ne laisse pas la moindre chance aux amateurs.

Aux alentours de vingt-deux heures, le docteur Mendez reprit le micro pour lancer le début du spectacle, dédié à Monsieur le Président de la Région (ici présent) et aux législatives (qui approchent). On vit alors s'avancer sur scène le sosie de Johnny Hallyday, dont les points communs avec l'idole des ex-jeunes étaient qu'il affichait soixante-dix printemps bien tassés et qu'il imitait très bien la prothèse de la hanche. Dans son sillage apparurent ses Hallydettes, trois vétéranes de club d'aérobic rôties aux UV et blondifiées à la soude, prêtes à agiter leurs bourrelets jusqu'au bout de la nuit.

– C'est le vrai Daniel Guichard? demanda un buveur de jus de pomme.

– Oui mais, là, il imite Michel Sardou, répondit un tee-shirt orange.

– Ah d'accord, c'est pour ça qu'il est chauve! s'exclama le premier pour confirmer qu'il est inutile de perdre son temps à retranscrire les paroles de psychotiques.

– Bonsoir, Saint-Charles! beugla Bobby Ballyday en s'accrochant au micro pour éviter de tomber. On va allumer le feu, ce soir!

Les premières mesures d'un CD maxi best-of de Johnny retentirent alors que le sosie remettait discrètement son dentier en place, et la folie put s'emparer de la scène où les Hallydettes se déhanchaient

déjà avec l'énergie du désespoir dans leurs bottines country et leurs minijupes frangées de Pocahontas en solde.

Côté public, on s'affairait encore autour du buffet où les quiches aux chips et les olives fourrées à la mie de pain remportaient un franc succès. Les villageois sifflaient la sangria tout en surveillant du coin de l'œil les tee-shirts orange chez qui les décibels débridés commençaient à générer d'étranges gestuelles de type parade nuptiale anthropophage. C'était la première fois que des extérieurs se mêlaient aux internés, la prudence était de mise si on ne voulait pas que ce soit la dernière.

Tapi derrière les rideaux de sa chambre, Julius observait les insoucians s'empiffrer et se déchaîner sur la piste, bienheureux dans leur ignorance. Devant la scène enflammée par Bobby, des pensionnaires agitaient leur tête dans tous les sens comme s'ils espéraient tout remettre en place à l'intérieur. Julius pensa à l'allégorie de Platon et au sort funeste réservé au porteur de vérité, et il se demanda comment ces gens réagiraient quand il leur ouvrirait les yeux. Il portait sur ses épaules le douloureux poids de la connaissance. La tâche était rude, mais par bonheur il n'était plus seul.

– Moi aussi, j’ai eu un accident, dit Julius à Alice, mais je ne me souviens de rien.

– Je comprends ça, je vis la même chose.

– Mon cas est un peu spécial. Je n’ai pas perdu la mémoire suite à un choc.

– Ah non ?

– Non, fit Julius en marquant une pause afin de mettre en valeur sa révélation et de gagner quelques points. En réalité, on m’a volontairement effacé la mémoire.

– C’est possible, ça ? Comment on efface une mémoire ?

– Je vous le dis dès que je la retrouve.

*www.la-fin-du-monde-a-du-retard.com*

Dans l’*Odyssée*, Homère raconte comment les compagnons d’Ulysse deviennent amnésiques après avoir mangé des fleurs de lotus chez les Lotophages. Dans l’*Énéide*, c’est Énée qui descend aux Enfers et découvre l’existence du Léthé, le fleuve de l’Oubli. Plus près de nous, dans la trilogie cinématographique *Jason Bourne*, un homme sans mémoire part à la recherche de son identité à la manière d’un héros grec en révolte contre sa condition avec en toile de fond la CIA comme puissance divine manipulatrice.

L'amnésie du protagoniste est un motif récurrent dans les récits de quête car il constitue un procédé narratif très rentable pour l'auteur. La perte de mémoire suscite l'empathie du lecteur envers le personnage, offre d'infinies ressources en matière de suspense et permet de ménager un coup de théâtre final efficace où l'amnésique horrifié découvre qu'il est un serial killer, un mari violent ou un fan de Claude François.

Pour certains, la figure de l'amnésique renvoie au processus de déni que nous menons tous : nous oublions les épisodes peu glorieux de notre vie, nous agrémentons notre passé d'ajouts valorisants, nous agissons en amnésiques volontaires afin d'éviter de nous regarder en face, et de nous effrayer.

D'autres ont noté le parallèle entre l'amnésie et la création littéraire, avec la mémoire de l'amnésique vue comme une page blanche, et sa quête envisagée moins comme un recouvrement de son identité que comme une invention de celle-ci. D'ailleurs, dans la mythologie grecque, la mère des Muses qui soufflent l'inspiration aux poètes est la déesse de la mémoire, Mnémosyne. Les poètes sont les pourvoyeurs de la mémoire des hommes, ce sont eux qui maintiennent vivant le passé grâce à leurs histoires. À un détail près : ils nous racontent ce qu'ils veulent.

Si, depuis des siècles, les chroniqueurs avaient manipulé l'Histoire, qui pourrait s'en apercevoir? L'amnésie d'un peuple est facile à créer par le jeu de la fiction.

En réalité, nous sommes tous des amnésiques. Sauf que moi, j'ai conscience de mon état.

\*

– Comment savez-vous qu'on vous a effacé la mémoire si vous n'avez pas de souvenirs? demanda Alice.

– Je pense que les agents de l'Organisation n'ont pas pu terminer le travail, expliqua Julius. Il me reste des souvenirs, mais tout est fragmenté, comme les pièces d'un puzzle dans le désordre. Ça fait deux mois que j'essaye de tout remettre en ordre. Je ne me souviens pas comment j'ai réussi à leur échapper, mais je me suis réveillé un matin dans un champ de betteraves, à moitié nu et sans papiers d'identité. C'est une vieille femme qui m'a trouvé et qui m'a caché dans sa ferme.

– Et après on dira que les gens ne sont pas accueillants.

– Disons qu'elle n'avait plus toute sa tête. Je l'ai compris au décalage horaire quand elle m'a demandé si j'étais recherché par la Gestapo. J'ai dit oui à tout

hasard et elle m'a proposé de me planquer à la cave en attendant que ça se tasse. Une semaine après, elle m'a mis dans le coffre de sa 4L pour m'emmener voir le chef de la résistance locale. C'est comme ça que je me suis retrouvé devant le docteur Mendez chez qui ma vieille fermière fait des séjours réguliers.

– Il n'a pas cherché à savoir d'où vous veniez? Il n'a pas averti la police?

– Je lui ai expliqué que je courais un grave danger, qu'il devait me garder en secret et m'aider à retrouver la mémoire. Il a été compréhensif et en échange il teste sur moi un tout nouveau protocole contre l'amnésie. De jolies pilules roses qu'il fait fabriquer en Chine. Parfum canard laqué, j'aime bien.

– Ce n'est pas un peu dangereux?

– À la première prise, j'ai perdu tous mes poils, mais depuis qu'ils ont changé les dosages, tout a repoussé. Malheureusement, je vais devoir interrompre le traitement puisque je m'évade.

– Il y a quelque chose que je ne comprends pas. Puisque vous êtes ici de votre plein gré, pourquoi vous évader? Vous pouvez sortir librement.

– Je ne peux pas prendre le risque. Des complices de nos deux prisonniers doivent m'attendre devant la porte, fit Julius en se tournant vers le placard où le

quatuor bondage ronronnait sagement. Et je vous rappelle que vous venez avec moi.

– Je n’ai pas encore dit que je vous suivais.

– Vous serez convaincue quand je vous aurai parlé de Tirésias.

– Tirésias?

– C’est le nom de l’Organisation du Grand Complot.

*www.la-fin-du-monde-a-du-retard.com*

Voyons les choses en face : Ulysse, Œdipe et Hercule, trois des plus grands héros de la mythologie grecque, n’étaient pas des garçons très fréquentables. Œdipe, à cause de la malédiction d’Apollon, commet l’inceste et le parricide ; Hercule, dans un moment de folie inspiré par la jalouse Héra, tue sa femme et ses fils ; Ulysse, poursuivi par le courroux de Poséidon, fête les retrouvailles avec sa Pénélope par le massacre des prétendants. Cependant, si ces délinquants plus ou moins juvéniles sont assez éloignés de la figure du gendre idéal, ils bénéficient de circonstances atténuantes. Si leurs actes sont monstrueux, les véritables responsables en sont les dieux ; voilà en tout cas ce que raconte la chronique. « C’est pas moi, m’sieur, c’est l’Olympe » : le dieu grec est un bouc émissaire bien commode qui fournit des alibis imparables.

Mais que se passe-t-il si l'on observe le parcours de nos héros par l'autre bout de la lorgnette? Au fond, Ulysse n'est peut-être rien d'autre qu'un fêtard invétéré qui rentre à la maison avec un retard de dix ans et une excuse en béton : « Désolé, chérie, j'étais retenu par le dieu de la mer. Qu'est-ce qu'on mange? » Dans ce contexte conjugal un peu tendu, il aura suffi qu'un des invités se permette une moue sceptique pour que toute la tablée se fasse massacrer. Car une bonne excuse, c'est sacré : parlez-en à Hercule qui a mal vécu son divorce ou à Œdipe qui aimait les cougars.

Le mythe est une œuvre littéraire déculpabilisante où les atrocités commises par les hommes sont mises sur le dos de dieux comploteurs. La naissance de la littérature se fait donc sur ce projet : mentir. Les premiers écrivains avaient pour mission de travestir le réel pour trouver des alibis aux puissants. Qui étaient ces auteurs? Ils se devaient d'être discrets, mais un indice nous met sur la voie de l'un d'entre eux. Un nom revient dans de nombreux récits, en particulier dans ceux de nos trois héros : le devin Tirésias.

Dans les aventures d'Ulysse, d'Œdipe et d'Hercule, c'est Tirésias qui annonce les atrocités que vont commettre ces trois héros. Mais on peut s'interroger sur la chronologie : et si Tirésias avait

raconté ces histoires *après* les crimes et non avant? Et s'il avait inventé les malédictions divines pour justifier des horreurs? Dans ses récits, Tirésias se sert des dieux pour remodeler la réalité. En délivrant ses « oracles », il fait de la littérature. Une littérature de propagande.

Présent dans de nombreuses histoires, dans des lieux divers et des époques variées, Tirésias apparaît en réalité comme un nom générique qui désigne tout un groupe de poètes. En outre, il est toujours mis en scène sous les traits d'un devin atteint de cécité, comme pour symboliser le but réel de sa charge : aveugler le peuple.

Un poète aveugle. Comme l'était un certain Homère.

\*

– Une société secrète de poètes, ce n'est pas un peu anachronique? demanda Alice.

– Tirésias a évolué avec le temps, mais son activité principale est bien d'inventer des histoires pour transformer le réel. De nos jours, Tirésias a trouvé la couverture idéale : c'est le plus grand groupe de médias d'Europe.

– Je me disais bien que je connaissais ce nom. Ils possèdent plusieurs chaînes de télévision, non?

– Oui, et des journaux, des maisons d'édition, des boîtes de pub! s'excita Julius. C'est un véritable empire! C'est comme ça qu'ils manipulent nos pensées!

– Qu'est-ce que vous comptez faire une fois que vous vous serez évadé?

– Je vais révéler au monde l'existence du complot de Tirésias.

– Vous pensez que les gens vont vous croire?

– J'aurai la preuve de ce que j'avance. Je vais m'emparer du Codex de Tirésias, un livre manuscrit très ancien que les chefs suprêmes de l'Organisation se transmettent depuis la nuit des temps.

– Une sorte de Bible?

– C'est ça, un livre sacré. Le Codex raconte la véritable histoire de l'homme, il contient des documents qui remettent en cause toute notre conception du passé. Il en existe un unique exemplaire, gardé au secret dans le bureau du chef de l'Organisation. C'est le livre le plus précieux du monde! Le livre de la Vérité!

– Comment savez-vous tout ça?

– Parce que j'ai eu le Codex entre mes mains! Je ne me souviens plus comment, mais j'ai dû le parcourir longtemps car il m'en reste de nombreux passages en tête.

– Vous avez envisagé l’hypothèse que tout ça n’est qu’une invention de votre esprit, une conséquence de votre accident ?

– Vous ne me croyez pas ?

– Demandez-vous plutôt pourquoi je croirais quelqu’un qui porte des lunettes sans verres.

– Ces lunettes sont un objet symbolique. Je les porte pour ne jamais perdre de vue le but de ma quête : la destruction de nos œillères. Venez donc avec moi et vérifiez par vous-même. Dans cinq jours, vous comprendrez tout.

– Qu’est-ce qui se passe dans cinq jours ?

Julius ménagea une pause judicieuse avant de lâcher :

– La fin du monde.

– Carrément ? fit Alice sans même lever un sourcil.

– Dans cinq jours, expliqua Julius, Tirésias organise une grande réception dans son siège historique à Paris pour le lancement d’un nouveau roman. Tous les cadres de l’Organisation seront là, entourés de nombreux journalistes. C’est une occasion unique. Nous serons de la fête, chère Alice, et nous frapperons un grand coup. Dans cinq jours, le monde tel que vous le connaissez prendra fin. Et un monde nouveau naîtra !

– C’est un peu grandiloquent, non ?

– Le porteur de vérité est toujours grandiloquent, ça fait partie de la fonction. Alors vous venez avec moi? Ici vous êtes en danger! Et qui sait, peut-être cette aventure pourra-t-elle vous aider à retrouver des émotions?

– Pourquoi pas, dit Alice en haussant les épaules, je n'ai rien de mieux à faire.

– Formidable, je suis ravi! exulta Julius en retournant espionner à la fenêtre.

– La fin du monde dans cinq jours alors? fit Alice.

– Dans cinq jours. À quelques minutes près.

Albert et Raoul Volfoni, qui dormaient d'un sommeil sans rêve contre Germaine et Jacqueline, dans une promiscuité propice à la diffusion d'organismes pathogènes, avaient connu bien des avanies au cours de leur longue carrière. Mais ils ne se vanteraient pas de sitôt du placard de Julius.

Inséparables et sans états d'âme, les deux frères avaient roulé leur bosse tout autour de la planète, de mission secrète en investigation mercenaire. Ensemble, ils avaient planqué, traqué, harcelé, espionné, mitraillé d'innombrables victimes. Leur duo était craint par tous les puissants de la planète, et on ne comptait plus les vies détruites et les familles en deuil après leur funeste passage. Discrets et rapides à la détente, ils ne laissaient aucune chance à leur cible. Dans leur domaine, ils étaient les meilleurs.

Les rois des paparazzis.

En s'introduisant dans la clinique Saint-Charles avec leurs appareils photo dissimulés tels de proéminents organes honteux, ils avaient péché par excès de confiance. Quand on a réussi à berner les gardes du corps de Madonna pour obtenir un des rares clichés de la chanteuse entièrement habillée, on ne se méfie pas d'une clinique de province pleine de lobotomisés. La fortune ne sourit pas aux présomptueux : Monsieur de La Fontaine aurait à coup sûr tiré une fable fort cocasse de cette mésaventure édifiante.

Albert et Raoul avaient fait une erreur de débutants. En se trompant de porte, ils avaient déclenché la riposte de Julius et tout avait dérapé. Car ce n'était pas pour Julius qu'ils s'étaient déplacés, mais bien pour Alice. Une Alice qui ignorait, après des semaines de coma, ce qu'elle était devenue : une star des médias.

Il faut dire qu'en termes de faits divers le début de saison avait été catastrophique. Pas un seul crash d'avion, pas le moindre enlèvement d'enfant, à peine deux, trois nichons de jet-setteuses en plage de Saint-Trop' : on frôlait la tragédie journalistique. Même le mariage gay du gagnant de *Secret Story 14* avec le finaliste de la *Star Ac' 23* – suivi de la mise en ligne dans la soirée de trois sextapes volées – n'avait pas tenu la une plus de deux jours. C'était la famine

du gros titre, la pénurie du potin, et les annonceurs menaçaient de rogner sur les budgets publicitaires. On avait fait moins 8 % sur les yaourts.

Quand la nouvelle d'un mariage transformé en carnage arriva dans les rédactions et qu'on apprit qu'une miraculée était sortie des décombres de la salle des fêtes, les journalistes remercièrent saint Zitrone pour ce don du Ciel et firent le siège de l'hôpital où Alice était dans le coma. Le pays entier retint sa respiration et vécut dans l'angoisse au rythme des flashs spéciaux. L'activité industrielle se ralentit, les exportations chutèrent, le déficit public se creusa : le sort de la France était suspendu au souffle de la belle endormie.

L'annonce de son réveil fut accueillie par une liesse générale, relança la mode des bals populaires et fit exploser le taux de natalité. L'indice de confiance des Français monta en flèche, la cote de popularité du président de la République battit des records, les campings de Palavas-les-Flots affichèrent complet, et la Chine nous acheta cinq centrales nucléaires, soixante-dix Airbus et une bouteille de beaujolais.

Le transfert d'Alice à la clinique Saint-Charles fut suivi en direct par des millions de téléspectateurs et les journalistes partirent en quête des premières paroles de la miraculée. Mais tout ce beau monde se

heurta à l'intransigeance déontologique du docteur Mendez : sa patiente était sous le choc, elle avait besoin de repos, il était hors de question de la livrer en pâture à des gratte-papier sans morale, et surtout il valait mieux faire monter la pression avant de négocier une exclusivité avec TF1.

Les abords de la clinique Saint-Charles s'étaient transformés en camp de vacances improvisé où des dizaines de journalistes, photographes et caméramans alternaient tours de veille, parties de pétanque, barbecues et siestes crapuleuses sous la tente. Ça sentait les vacances, ça tournait au farniente, et certains se prenaient même à espérer qu'Alice ne sorte jamais.

Alfredo Venantini était l'un d'eux. Il avait écrit des tartines sur Alice ces dernières semaines et il voulait être le premier à l'interviewer. Car Alfredo le savait : il n'avait plus droit à l'échec. Jusqu'à présent, sa spécialité en matière de journalisme, c'étaient les « presque scoops ». Il était toujours là où il fallait, mais trop tôt ou trop tard. Une coïncidence spatiale remarquable mise à mal par un décalage temporel qui lui valait les sarcasmes de la profession. Certains riaient encore ouvertement de son expérience américaine quand, après avoir passé deux mornes années comme envoyé spécial à New York, il était rentré en France le 10 septembre 2001...

D'autres ne manquaient jamais une occasion de lui rappeler qu'il avait suivi les troupes américaines en Irak au péril de sa vie pendant six mois, mais qu'il n'avait pas entendu son réveil sonner le matin du jour où ils avaient arrêté Saddam Hussein... Alfredo n'avait pas le choix. S'il voulait faire taire les rieurs, il fallait qu'il trouve Alice le premier.

Alors ce soir-là, à 22 h 59 très exactement, Alfredo Venantini prit une décision qui allait changer le cours de son existence. Une de ces décisions anodines en apparence mais qui peuvent faire basculer un destin.

Il décida de soulager sa vessie douloureuse contre un frêne à pétiotes larges.